

PETITES RÉFLEXIONS SUR LE DÉSERT EN LITTÉRATURE

Du lieu et de la formule

*J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une
dune de sable. On ne voit rien. On n'entend rien.
Et cependant quelque chose rayonne en silence...
- Ce qui embellit le désert, dit le petit prince, c'est
qu'il cache un puits quelque part...*

Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*

Vincent Teixeira*

Pour qui a déjà passé quelques heures dans le désert, voire des jours entiers, cette expérience constitue, immanquablement, un choc particulier, la découverte d'un monde à part. Pour avoir passé une nuit «à la belle étoile» dans le Désert Blanc en Egypte, nous pouvons dire que nous y avons perçu un autre rapport au monde, à l'espace, à la lumière, au temps, aux hommes, à la solitude, à l'infini, au silence. Aucun silence ne ressemble au silence si profond, si assourdissant même, du désert. Qu'on soit poète, mystique ou marcheur - parfois les trois à la fois -, ces territoires extrêmes que sont les déserts suscitent une fascination particulière. Espaces infinis et vides, ou apparemment vides, ils ont toujours généré mythes et légendes et

* Associate Professor, Faculty of Humanities, Fukuoka University

ce n'est pas un hasard si ces terres hostiles ont été le berceau des trois religions monothéistes : le judaïsme, le christianisme et l'islam. De nombreuses civilisations ont vu le jour à leurs confins : l'Égypte des pharaons, l'empire des Perses, ou encore les riches Emirats de l'Asie centrale. Contrées inhospitalières, les déserts ont longtemps fait peur, surtout à l'Occident, qui a eu du mal à les pénétrer. Ces espaces ont néanmoins une histoire, une mémoire et sont peut-être notre mémoire, conservant squelettes de dinosaures, outils préhistoriques, momies... Ce sont aussi des espaces habités, le plus souvent par des peuples nomades, dont la survie, dans notre monde aveuglément voué au progrès matériel, est de plus en plus menacée.

Espace géographique, spirituel et textuel, le désert a depuis longtemps attiré quelques fous, plus ou moins au ban de la société, mystiques, poètes ou aventuriers, aventuriers de l'âme d'abord, depuis les anachorètes des premiers temps du christianisme jusqu'aux grands arpenteurs de dunes tels Roger Frison-Roche ou Théodore Monod, dont la découverte du désert fut comme une célébration, celle d'une fête austère qui l'a révélé à lui-même : « J'ai eu la chance de rencontrer le désert, ce filtre, ce révélateur. Il m'a façonné, appris l'existence. Il est beau, ne ment pas, il est propre. C'est pourquoi il faut l'aborder avec respect. Il est le sel de la Terre et la démonstration de ce qu'ont pu être la naissance et la pureté de l'homme lorsque celui-ci fit ses premiers pas d'*Homo erectus*... »¹ L'appel du désert n'est comparable qu'à celui de la mer, ou de la montagne, mais son

¹. Théodore Monod, *Pèlerin du désert*, La Table ronde, 1999.

immensité horizontale s'apparente davantage à celle de l'océan. S'y greffent fantasmes des origines, désir d'évasion et de solitude, rêve de liberté, élan mystique, épreuve de l'infini, ascèse du vide, confrontation avec ses démons intérieurs et avec le néant, ce qui revient toujours, pour celui qui écrit, avant, pendant ou après cette épreuve, à une recherche du lieu et de la formule, comme disait Rimbaud, une quête du sens.

I - LE DÉSERT SPIRITUEL

Le désert, terre hostile, aride, d'où l'eau, source de vie, est absente, est cependant un lieu d'élection dans la Bible : c'est au désert que, pendant les quarante années de l'Exode, les Hébreux ont erré. C'est dans ce lieu de tribulations, de tentations et de désespoirs que Dieu a formé son peuple, qu'il s'est révélé à Moïse et lui a remis les Tables de la loi, faisant entendre sa Parole. Lieu d'errance, d'abord, avant d'être un lieu de révélation. C'est dans ce lieu aussi que le Christ accomplit quarante jours de jeûne et subit l'épreuve de la tentation par Satan. De Jean-Baptiste à Jésus, des ermites (*erêmos* signifie « désert » en grec) et « Pères du désert » aux communautés monastiques, on vient reprendre des forces spirituelles et se préparer à sa mission dans le désert, terre de dépouillement, terre purificatrice. C'est le lieu « idéal » pour le retour sur soi, l'ascèse, le dénuement, la conversion, l'élévation mystique : « Le désert aime qu'on soit nu », écrira Saint-Jérôme (*Lettre XIV*). De Saint Paul et Saint Antoine à Saint Pacôme, qui sera l'initiateur du « cénobitisme », le regroupement des ermites en communautés monastiques, les premiers ermites se retirent dans la solitude des déserts d'Égypte, de Palestine et de Syrie, pour mieux entendre l'appel du Christ, le

monachisme proprement dit, caractérisé par la retraite au désert, apparaissant à la fin du IIIe siècle, en Egypte. Ces « hommes ivres de Dieu »² choisissent de s'exiler dans le désert pour être plus près du ciel, s'enfouissant dans des trous « comme des hyènes », s'enfermant dans des grottes, des arbres creux comme les reclus, s'installant au sommet de colonnes comme les stylites ou vivant d'herbes et de racines, à quatre pattes, comme ceux qu'on appela les « saints brouteurs ». La vie de ces ermites et de ces moines du désert démontrait la vérité de l'axiome sans cesse repris par Athanase et les autres Pères de l'Eglise : « Dieu s'est fait homme, afin que l'homme devienne Dieu. » Les *Apophtegmes* des Pères du désert, recueils de sentences et d'anecdotes relatives à leur ascèse, sont un des joyaux de la littérature monastique et toute la tradition postérieure de la spiritualité chrétienne, dont la rhétorique oppose le « désert » au « monde », s'en est inlassablement nourrie, dans l'esprit des Béatitudes évangéliques : douceur et humble amour des hommes, paix et joie dans la lumière de Dieu.

Symboliquement, le désert apparaît donc comme un lieu désolé, éloigné de Dieu, le repaire des démons qui assiègent le cœur de Saint Antoine, le lieu du châtiment d'Israël et de la tentation de Jésus, mais aussi comme le cœur de la vie érémitique intériorisée, Jésus lui-même étant finalement victorieux des désirs et des images diaboliques : lieu à la fois de la tentation et de la grâce. Comme le séjour des Hébreux dans le Sinaï, épreuve dans leur quête de la Terre Promise, a été l'occasion de l'éclatante manifestation de la

². Jacques Lacarrière, *Les Hommes ivres de Dieu*, Fayard, 1975. Voir aussi Thomas Merton, *La Sagesse du désert : apophtegmes des Pères du désert*, Albin Michel, 1967 ; Marcel Driot, *Les Pères du désert, vie et spiritualité*, Médiaspaul, 1991.

puissance de Dieu, les moines du christianisme, en se retirant au désert, s'en remettent entièrement à la grâce de Dieu. Telle est l'ambivalence du symbole : le désert est la stérilité sans Dieu et la fécondité avec Dieu. Le même symbolisme est à l'œuvre dans la culture islamique, dont la religion, expression de la révélation ultime, est plus que toute autre ancrée dans le désert. Pour les Arabes, le désert, dans son immense silence, est le lieu de la parole sacrée et toute la littérature arabe, notamment la poésie, est profondément enracinée dans le désert, d'où la récurrence de thèmes comme l'errance, le nomadisme, l'absence, l'eau, le silence et la parole. Le poète libanais Adonis, né en Syrie en 1930, est un des héritiers contemporains de cette tradition poétique, qui s'inspire du désert des nomades. Mais sa poésie, à la recherche d'une nouvelle mystique, profane, se démarque de la religion en plaçant au centre du monde, non pas Dieu, mais l'homme. Ainsi, le poème intitulé *Ismaël* (1983), vaste chant d'errance qui interroge le rapport incertain à l'Histoire et à l'identité arabo-musulmane, prend sa source et sa référence initiale chez ce fils d'Abraham et de l'esclave égyptienne Hagar (*Hagara*, en arabe, signifie « émigrer »), considéré comme l'ancêtre des bédouins d'Arabie du Nord et qui erra dans le désert avec sa mère, réconfortée par Dieu, qui lui promet de faire d'Ismaël « une grande nation ». Dans cette course à l'étoile, quête de la parole dans « l'océan du sang arabe », au-delà de toute patrie géographique, l'espace du désert fait résonner « une voix où tout s'étrangle » :

*Vêtu de mon sang, je marche -
et des laves m'emportent, et me guident les ruines -
hommes, vagues déferlantes, déluge*

*de langues : à chaque phrase, un roi
et chaque bouche est tribu*

Seul, il va.

Devant son temps,

/ Et moi banni par toutes les tribus !

*il va.*³

Dès lors, la méditation poétique d'Adonis est à la fois mémoire et oubli, présence et absence, dévoilant l'homme en son errance originelle, car son Orient natal ne se situe nulle part en dehors de la langue de son chant, qui seule fonde la présence de l'invisible. Faisant du temps son désert et de l'espace sa folie, il capte des visions et des voix brûlées par les éléments et par les subversions de l'histoire, au-delà des frontières et des fanatismes. C'est pourquoi son chant s'abreuve si souvent à la terre, au sable - dont un autre poète libanais, Salah Stétié, écrit : «L'homme descend du sable. Le sable descend de l'homme»⁴ -, au ciel, au désert :

Désert / mer

et mon témoin perdu

je délire comme celui qui marche sur ses os

... moi le témoin - ô notre terre

enterrée sous tous ces prophètes

qui s'entassent sur elle.

(...)

³. Adonis, *Ismaël*, in *Mémoire du vent (Poèmes 1957-1990)*, trad. par Chawki Abdelamir et Serge Sautreau, Gallimard, 2002, p.145.

⁴. Salah Stétié, *Signes et singes*, Fata Morgana, 1996, p.23.

*Je suis celui qu'un désert a créé - les hardes de mes rêves
ont des bois de palmiers
(...)
Désert / une pierre me frôle : tu es toi-même !
je frôle le sable fraternel : es-tu toi-même ?
ton feu a dévoré le feu...
désert / un palmier porte
une étoile, une chamelle porte
l'astre lunaire et enfante le désert.⁵*

Désert est le titre donné à la version française de son *Journal du siège de Beyrouth* (1985), dans lequel, au-delà des ténèbres, Adonis traque toujours l'horizon des horizons. Véritable «exilé universel», le poète s'est expliqué sur ce titre, disant notamment : «Le monde industriel nous impose l'émergence d'un désert infernal qui est à l'opposé du désert régénérateur que j'aime.»⁶ Lieu de haute spiritualité, le désert est un espace d'épreuves et d'initiation, d'ascèse et de révélation, pour qui s'en remet à sa solitude. Il peut être alors l'occasion d'une autre naissance, d'une renaissance ou tout simplement d'un refuge face aux aveuglements du présent, face aux agressions et aliénations des sociétés. Pour ces exilés qui fuient ou qui sont en quête des traces d'une beauté perdue, cet espace dit «vide» et «inhabité» peut être un refuge, entre ruines et enfance. C'est le sens de la quête que décrit, par exemple, le roman d'Andrée Chedid, *Les Marches de sable*⁷ (1981),

⁵. Adonis, «O ami, ô fatigue», extrait du *Journal de Beyrouth*, trad. par André Velter et l'auteur, in *Mémoire du vent*, op. cit., p.140-142.

⁶. Cité par André Velter dans sa préface à *Mémoire du vent*, *ibid.*, p.14.

⁷. Andrée Chedid, *Les Marches de sable*, Flammarion, 1981. Andrée Chedid, poète et

dans lequel trois femmes, figures intemporelles de l'espérance humaine dans l'Égypte du IV^e siècle, se réfugient dans le désert pour échapper au monde présent, à leur passé ou à leur destin, sans que l'on sache vraiment si ces « marches de sable » les conduisent vers un mirage ou une oasis. Symbole d'ailleurs ou refuge, le « Désert », mot imprégné de réminiscences bibliques, sera plus tard le terme employé par les Protestants, surtout dans les Cévennes, le Gard, une partie du Languedoc et du Vivarais, pour désigner l'ensemble des lieux cachés (grottes, ravins, forêts...), où les protestants réformés français allaient célébrer leur culte dans la clandestinité pendant plus d'un siècle d'intolérance et de persécutions à la suite de la Révocation de l'Edit de Nantes en 1685 par Louis XIV.

Qu'il soit en pleine mer ou au cœur du désert, le poète avance en « archer aveugle », pour reprendre l'expression de Salah Stétié, il s'en remet au vent et à la houle, errant dans l'abîme qui se situe entre nous et le monde, dans l'espace qui sépare à jamais le mot de la chose, interrogeant sans fin possible l'obscur dans l'homme et dans les choses. Dans le désert, le poète, comme le mystique, se fait chercheur d'absolu, même si Dieu, l'être divin caché, ou le Graal, reste inaccessible. Lieu d'arcanes, où la fixité du sable figure aussi son contraire, le mouvement de l'océan, il renvoie à la vacuité du tout, à laquelle l'Occident fut depuis toujours moins sensible que l'Orient ou le Moyen-Orient. En quête d'autres « propriétés » que celles du progrès imposé au monde endormi par l'Occident, Henri Michaux, hostile aux impasses de toute civilisation, voulant d'abord « voir et vivre », même s'il fut

romancière, née au Caire en 1920 de parents libanais, vit actuellement à Paris, comme Adonis et Salah Stétié.

plus entouré par la mer, qu'il dit avoir eu «éternellement autour de [lui]», revient sur l'espace sacré et originel que représente le désert dans l'histoire des trois grands monothéismes et souligne la vacuité de cet espace éluif et nomade qui refuse de se laisser conquérir et renvoie à l'Occidental l'image de son impuissance et de ses limites : «C'est le désert qui a fait les grandes religions du Moyen-Orient, la religion juive, la religion mahométane, la religion du Christ. C'est le désert qui n'a pas passé dans le catholicisme et encore moins dans le protestantisme, tristes riches protestants ! Inutilement, le Christ a eu les paroles les plus dures contre ceux qui amassent. Inutilement. Dépourvu de désert, du sens du désert, de la nostalgie du désert, l'Occident, par destin, était pour amasser, pour posséder, pour développer ; pour augmenter les biens, propriétés, savoir, et sa propre masse. Les sciences, le confort, la démocratie devaient en sortir qu'il allait imposer au monde... avec les musées.»⁸ L'Occident reste en marge du désert ; pourtant son Dieu s'est déclaré au cœur du désert, dont la pureté désespérante, le silence effrayant et l'immensité du vide s'opposent aux contours flous des paysages de montagnes asiatiques, nageant entre présence et absence, être et non-être, comme si le désert était l'image même, originelle, d'une barrière transcendante entre le Ciel et la Terre, implacablement séparés par un horizon comme coupé au rasoir, Dieu étant retiré dans un au-delà inaccessible, séparé des hommes. La géographie et le sens de la Terre nous disent là une différence fondamentale, fertile en répercussions religieuses, philosophiques, poétiques et sensibles, entre les

⁸. Henri Michaux, «Notes au lieu d'actes», in *Passages* (1937-1963), Gallimard, L'Imaginaire, 1998, p.152. Voir aussi le film de Raymond Depardon, *Un Homme sans l'Occident* (2003).

dualités propres à l'Occident et l'évanescence de l'Extrême-Orient.

II - LE DÉSERT EXOTIQUE DES AVENTURIERS

Avant d'être livré à l'exotisme et au dépaysement, tels que les illustreront par exemple Alexandre Dumas, qui fait le récit d'un voyage en Egypte en 1830 dans *Quinze jours au Sinaï*⁹, ou Pierre Loti, dont *Le Désert*¹⁰ relate un voyage effectué en 1894 à travers les mêmes solitudes du Sinaï, le désert accueillait les épouvantes, la ferveur et les interrogations de l'homme.¹¹ Avec l'émergence, en Occident, des grands voyages et de l'exotisme au XIXe siècle, c'est d'abord l'intensité de la lumière, la splendeur des paysages de sable et de pierres, les beautés et les mirages de la nature qui sont décrits, au détriment de la quête spirituelle. La mode est au récit orientaliste, affiliation culturelle qui remonte à Hérodote, l'inventeur du voyage ethnologique, et au pittoresque, avant tout visuel, qu'il s'agisse des paysages, des monuments, des ruines ou des coutumes locales, puisque le pittoresque, de l'italien *pittoresco*, dérivé de *pittore*, «peintre», désigne ce qui est digne d'être peint. On pense en particulier aux *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (1820-1863) de Nodier, Taylor et Cailleux, mais aussi à un récit inachevé de Théophile Gautier intitulé *Le*

⁹. Alexandre Dumas, *Quinze jours au Sinaï*, Editions du Jasmin, 2003.

¹⁰. Pierre Loti, *Le Désert*, Christian Pirot Editeur, 1998. Ce texte est le premier volet d'une trilogie dont les deux autres s'intitulent *La Galilée* et *Jérusalem*.

¹¹. Sur cette genèse convulsive du désert, voir : Mohamed Kacimi El-Hassani et Chantal Dagrón : *Naissance du désert : déserts des imaginaires méditerranéens de l'Antiquité à la Renaissance*, Balland, 1992. Voir aussi *Sagesse du désert*, (125 textes de la littérature universelle), collectif sous la direction de Benoît Desombres, Calmann-Lévy, 2003.

Voyage pittoresque en Algérie.¹² Favorisé par l'essor des transports, et en particulier du chemin de fer, le voyage conduit la génération romantique à se décentrer : il ne s'agit plus seulement de parcourir la France, la Suisse ou l'Italie, comme Stendhal, mais d'aller vers l'Orient, aventure dans laquelle se lancent Chateaubriand, Lamartine, Gautier, Flaubert ou Nerval. Bien sûr, « l'important est de bouger », comme le résumait ce grand nomade que fut Robert Louis Stevenson, et de se laisser charmer par la diversité du monde. Ce plaisir de la singularité, cet attrait de l'inconnu conduisent bon nombre d'écrivains et de peintres à se dépendre d'eux-mêmes, tout en jetant un regard fantasmatique sur l'Autre et l'ailleurs. Avec un goût prononcé pour les éléments picturaux et décoratifs, cette littérature exotique n'a pas toujours su éviter les clichés. Mais le paradoxe veut que ce soit un peintre-écrivain, Eugène Fromentin, auteur d'*Un été dans le Sahara*¹³ (1857), qui ait, parmi les premiers, tenté de soustraire le pittoresque à l'abus des clichés orientalistes.

Quelques écrivains ont su échapper aux conventions et clichés de l'époque, tels Gérard de Nerval et un peu plus tard Victor Segalen. Avec « l'ange frais de l'œil », le premier attend de l'Orient, terre prédestinée et terre de destin, la révélation. Dans son *Voyage en Orient* (1851), il veut retrouver son lieu et « la » formule, bien au-delà des attraits de beauté exotique. Nerval était déjà *orienté* vers cet Orient qui devient le principe même de toute une vie antérieure, le creuset de sa nostalgie d'un Age d'or.

¹². Seuls quelques chapitres parurent du vivant de Gautier. Cf. l'édition procurée par Denise Brahimi, *Voyage en Algérie*, La Boîte à documents, 1989.

¹³. Eugène Fromentin, *Un été dans le Sahara*, in *Œuvres complètes*, éd. Guy Sagnes, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1984.

Dès lors, aux confins du désert, à l'intérieur duquel il ne s'aventura réellement guère mais dont il dut sentir la poussière, en Egypte ou au Liban, il aborde l'Orient avec une étrange fraîcheur comme s'il abordait aux rivages du dernier paradis terrestre, le cœur plein de joie et de fraternité. Le récit prend alors les dimensions du Mythe, selon une poétique dans laquelle se mêlent le réel et l'imaginaire, la magie des vieilles légendes, les fantômes de ses rêves et la précision et vivacité des choses vues, avec lesquelles le poète, « fils d'un siècle déshérité d'illusions »¹⁴, se sent en sympathie spontanée. En quête d'une unité quasi mystique, Nerval poursuit en Orient comme dans le labyrinthe des rues de Paris son impossible course à l'étoile, entrevue et toujours dérobée. On est donc bien loin des apparences qui, à tout autre voyageur, paraîtraient essentiellement étranges et pittoresques, dépaysantes en un mot.

Avec Segalen, comme ce sera le cas pour d'autres écrivains voyageurs postérieurs, tel Nicolas Bouvier, le voyage a également une valeur initiatique. Au-delà de la découverte du monde, il s'agit avant tout d'un voyage intérieur, comme il l'écrit : « On fit, comme toujours, un voyage au loin de ce qui n'était qu'un voyage au fond de soi. » La notion d'exotisme est alors revue, réinventée et redéfinie par cet explorateur de contrées lointaines, espaces et temps confondus, puisqu'il s'agit d'une nouvelle « esthétique du divers » : l'exotisme est tout ce qui est Autre, l'imminence d'un monde possible. En étant le témoin de la disparition de grandes civilisations, de la Polynésie à la Chine impériale, avec un sentiment

¹⁴. Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, éd. de Jean Guillaume et Claude Pichois, Gallimard, folio, 1998, p.118.

profond du passé, qu'il partage avec Nerval, Segalen fit de l'Ailleurs sa raison de vivre. Au-delà de ses missions archéologiques officielles, il découvre que le but ultime du voyage reste intérieur et inaccessible, parcourant le Divers à la recherche du Centre, dans une « confrontation, sur le *terrain*, de l'imaginaire et du réel », exaltation de l'inaccessible dont le poème *Thibet* est l'éloge dédié à une éternelle absence. Le désert, dont les hauteurs de *Thibet* sont un double impénétrable et largement fantasmé, réside alors dans la vacuité du but à laquelle se heurte toute équipée sincère, entreprise avec son cœur et dans sa chair.

Pourtant, à la même époque, de nouveaux aventuriers, fous du désert¹⁵, se lancent à travers sables et dunes à la poursuite de leurs chimères les plus intimes ou les plus folles, comme si le désir d'ailleurs était un principe vital et le désert l'occasion d'un réveil, entre rêve et éveil. Dans ces équipées, le désert, comme la mer, apparaît comme une image de l'infini, de l'immensité, de l'absolu, de l'éternité, de l'ailleurs, le « grand dehors » susceptible de satisfaire sa soif d'inconnu ou de donner la clef de son destin spirituel. Pour certains, ces explorations, inventaires ou aventures, sont d'abord une expérience de l'altérité, s'inscrivant dans le prolongement de l'anthropologie des Lumières ; pour d'autres, il s'agit avant tout d'une épreuve personnelle, d'une expérience intérieure, mue par un désir d'errance ou de déracinement, qui ouvre sur les abîmes inconnus au fond de soi. Mais le plus souvent, les deux aspects se mêlent, comme dans les périple de la grande aventurière

¹⁵. Heinrich Barth, Henri Duveyrier, Camille Douls, *Fous du désert : premiers explorateurs du Sahara 1849-1887*, Phébus, 1991 ; Philippe Decraene, François Zucarelli, *Grands sahariens*, Denoël, 1994 ; Janet Wallach, *La reine du désert : vie de Gertrude Bell*, Bayard, 1997 ; Jeremy Wilson, *Lawrence d'Arabie*, Denoël, 1994.

que fut Isabelle Eberhardt, femme libre et facétieuse, ennemie de la bonne société coloniale qui s'immergea, déguisée en étudiant musulman, mais munie de son passeport russe révélant sa véritable identité, dans la vie âpre et les croyances des peuples du Sahara. *Au Pays des sables* raconte son premier séjour au Sahara, en 1899, et *Amours nomades*¹⁶ regroupe vingt nouvelles écrites au cœur du Maghreb et nourries de l'intimité qu'Isabelle Eberhardt partagea avec les gens du désert. Ces récits, qui content les amours mixtes «Orient-Occident», réprouvées par les deux cultures, fragiles et vouées au drame, sont le fruit de sept années d'errance dans le désert d'une jeune femme qui usa d'une double identité. Quand elle meurt en 1904, à l'âge de 27 ans, noyée dans la crue d'un oued, est inscrit sur sa tombe «Isabelle Eberhardt, écrivain, Mahmoud Saadi, baroudeur mystique du Sahara». Autre aventure épique et célèbre, quoiqu'entourée de mystères, est celle de T.E. Lawrence, dit Lawrence d'Arabie, le défenseur énigmatique et controversé de la Révolte arabe (1916-1918), aventurier radical et auteur des *Sept piliers de la sagesse* (1922).

Parmi d'autres arpenteurs et amoureux fous du désert, citons Michel Vieuchange. En 1930, ce jeune homme de vingt-six ans, apprenti écrivain, se lance dans une odyssée sublime et tragique en décidant de partir à la découverte de Smara, la capitale inconnue des Maures, ville mythique en plein Sahara occidental, dont il a eu la révélation en lisant Joseph Kessel. Cette expédition, voyage à corps perdu, relatée dans *Smara, Carnets de*

¹⁶. Isabelle Eberhardt, *Au Pays des sables*, Joëlle Losfeld, 2002 ; *Amours nomades*, Joëlle Losfeld, 2003. Voir aussi *Ecrits sur le sable*, t. 1-2, Grasset, 1986, 1990 ; Edmonde Charles-Roux, *Nomade j'étais : les années africaines d'Isabelle Eberhardt, 1899-1904*, Grasset, 1995.

route d'un fou du désert, préfacé par Paul Claudel qui parle de « journal de découverte et d'agonie »¹⁷, se terminera par la mort de Vieuchange, atteint de dysenterie aiguë, après un périple plein d'épreuves et de souffrances au terme duquel il ne fit qu'entrevoir la « chose miraculeuse », Smara, ville fantôme vidée de ses habitants redevenus nomades, image de l'invisible et de l'inconnu. D'autres voyageurs mythiques pourraient être convoqués, parmi lesquels Ella Maillart, célèbre journaliste suisse dont *Oasis interdites*¹⁸ relate le voyage effectué en 1935 de Beijing à Srinagar, en Asie Centrale, ou Roger Frison-Roche dont les *Carnets sahariens*¹⁹ constituent le récit de ses méharées, lors de ses 17 voyages entrepris entre 1935 et 1960. Diverses formes que prenne le périple de ces aventuriers, il s'agit toujours de chercher, avec une soif de liberté avivée par l'horizon infini du désert, sous les apparences d'une étendue morne et stérile l'essence ou le sens de la réalité. Difficile donc de séparer l'aventure du corps et celle de l'esprit, l'entreprise spirituelle et l'effort physique, les apparences et le rêve, le réel et l'imaginaire, périlleuse alliance qui préside pourtant, aux yeux de Victor Segalen, à toute véritable équipée « au pays du réel », qu'on se lance à l'assaut des montagnes, en pleine mer ou au cœur du désert : « (...) portant le conflit au moment de l'acte, refusant de séparer, au pied du mont, le poète de l'alpiniste, et, sur le fleuve, l'écrivain du marinier, et, sur la plaine, le peintre et l'arpenteur ou le pèlerin du topographe, se proposant de saisir au

¹⁷. Michel Vieuchange, *Smara, Carnets de route d'un fou du désert*, éd. Phébus, 2004.

¹⁸. Ella Maillart, *Oasis interdites*, Payot, 2001.

¹⁹. Roger Frison-Roche, *Carnets sahariens*, Arthaud, 2001. Dans le domaine anglophone, voir également Catherine Delmas, *Écritures du désert : voyageurs et romanciers anglophones, XIXe-XXe siècles* (T. F. Lawrence, R.F. Burton, C. Doughty, G. Bell, W. Thesiger, etc.), PU Provence, 2005 ; Paul Bowles, *Un thé au Sahara*, Gallimard, L'Imaginaire, 1997.

même instant la joie dans les muscles, dans les yeux, dans la pensée, dans le rêve, - il n'est ici question que de chercher en quelles mystérieuses cavernes du profond de l'humain ces mondes divers peuvent s'unir et se renforcent à la plénitude.»²⁰ Le désert, comme le voyage au sens aventurier du terme, engage donc l'homme entier, dans un grand appel d'air, en résonance avec cette fameuse formule des anciens navigateurs rapportée par Plutarque et qu'aimait à citer Fernando Pessoa : « Il est nécessaire de naviguer, mais non point de vivre. »²¹

III - LE DÉSERT INTÉRIEUR

Naviguer ou marcher, sans but précis, comme envoûté par le vertige du jour et les abîmes de la nuit, ensorcelé par les énigmes du monde et aimanté par le lieu non moins énigmatique de sa destination. On se brûle au désert comme on se brûle aux questions, sous un soleil qui se meurt, parce qu'on est sans réponses, et que l'on ne saurait se satisfaire de celles qui sont communément imposées ou admises dans un monde largement avachi. Le désert de notre ignorance, dans lequel on entre, à l'écart des chemins sus par cœur, dans une lumière tellement aveuglante qu'elle en est d'autant plus obscure, condamne les réponses trop faciles, ces vérités de morts vivants : il faut d'abord s'y perdre dans l'éblouissement des errances et des détours, oscillant entre désolation et béatitude, comme la flamme épuise la vie en brûlant. S'y perdre signifie risquer sa chance, franchir le seuil, hors du lit

²⁰. Victor Segalen, *Equipée*, Gallimard, L'Imaginaire, 1983, p.13.

²¹. Fernando Pessoa, *Un singulier regard*, trad. par Françoise Laye, Christian Bourgois éditeur, 2005, p.39.

douillet de nos civilisations empoisonnées et endormies, s'abandonner à la salubrité du vent et de la houle. Parcours qui éclaire et blesse pour qui, aimanté par l'urgence du désespoir, parie sur l'horizon des horizons, qui exige de s'évader hors de soi et porte au-delà, faisant signe de loin et au loin, d'au-delà et au-delà. Le désert est alors le lieu même de l'étendue vacante, l'espace et l'image de l'homme en son errance originelle. Absence de lieu, vaines visions de voyage et mirages illusoires qui, malgré tous les vœux d'éternité, se heurtent au manque, se noient au fur et à mesure dans l'horizon et conduisent, malgré parfois de longs détours à travers bien des errements et des chemins sans indulgence, à l'inachèvement, face à la mort. C'est le « principe du chemin dans le désert », dont parle Kafka dans son *Journal*, ajoutant : « Ce n'est pas parce que sa vie était trop brève que Moïse n'est pas entré en Chanaan, c'est parce que c'était une vie humaine. »²²

Car si le désert, espace d'un improbable ailleurs, peut être un refuge, il est aussi un lieu d'endurance et d'épreuves, synonyme d'errance, de solitude, d'ennui, d'épuisement, de faim, de soif... l'ennui, avec la mort au bout, qu'illustrent par exemple le roman allégorique de Dino Buzzati, *Le Désert des Tartares*²³, où rien ne se passe, excepté l'attente, dans le fort Bastiani, à la lisière d'un désert, d'un monde inconnu, ou encore le voyage intérieur, narré sur le mode d'un réalisme magique, que font les personnages du roman de Frederic Prokosch, *Hasards de l'Arabie heureuse*²⁴, dramatique

²² Franz Kafka, *Journal*, 19 octobre 1921, trad. par Marthe Robert, Le Livre de poche, 1991, p.520.

²³ Dino Buzzati, *Le Désert des Tartares*, trad. par Michel Arnaud, Pocket, 2004.

²⁴ Frederic Prokosch, *Hasards de l'Arabie heureuse*, trad. par Henriette de Sarbois, Gallimard, L'Imaginaire, 2005. Voir aussi l'héroïque traversée du désert de Gobi, aventure vécue celle-ci par des évadés du bagne russe, que narre le récit de Slamovir

randonnée dans le désert qui les engloutit presque tous. En ancien français, « désert » ne désignait pas seulement un lieu, mais se disait également d'une personne ruinée, dépouillée ou abandonnée. Ce désert intérieur, dont Nietzsche a pu dire qu'il croissait, est aussi celui d'écrivains comme Kafka, en proie à la solitude et au désespoir, dont les œuvres sont autant de cris dans le désert.

« Dans le désert (...), il y a tout, et il n'y a rien... (...) c'est Dieu sans les hommes »²⁵, écrit Balzac à la fin d'*Une passion dans le désert* (1830). Mais la nouvelle de Balzac est avant tout le récit d'un amour fou entre un homme, jeune Provençal perdu dans le désert d'Égypte, et une panthère, « reine des sables ». L'homme et la bête sauvage, dont le charme envoûtant prend peu à peu le dessus sur la peur première du jeune homme, vivent ensemble dans une grotte, à l'écart de toute vie humaine, et succombent ensemble à une passion amoureuse, apparemment contre nature, qui se termine tragiquement par le « meurtre » de la bête. Cette allégorie est celle de l'amour, combinaison entre deux solitudes qui ne va pas sans un tremblement de terreur, l'amour qui se cherche le lieu propice, et généralement un lieu caché, petit, ajusté au corps, précaire, un antre, isolé du monde extérieur. Mais l'extrême lointain qui vient se glisser entre les deux corps de l'étreinte ne peut être que source d'angoisse. Dans ce récit du vertige des sens, où vacillent les identités, Mignonne, la panthère « sultane du désert », présente des analogies flagrantes avec la Paquita de *La Fille*

Rawicz, *A marche forcée. A pied du Cercle polaire à l'Himalaya. 1941-1942*, trad. par Eric Chédaille, Phébus, 2002.

²⁵. Honoré de Balzac, *Une passion dans le désert*, in *La Comédie humaine*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t.VIII, 1978, p.1634.

aux yeux d'or. Balzac y écrit aussi de belles pages sur le désert, entre émerveillement et anxiété : «(...) il jeta les yeux autour de lui, le plus affreux désespoir fondit sur son âme. Il voyait un océan sans bornes. Les sables noirâtres du désert s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions, et ils étincelaient comme une lame d'acier frappée par une vive lumière. Il ne savait pas si c'était une mer de glaces ou des lacs unis comme un miroir. / Emportée par lames, une vapeur de feu tourbillonnait au-dessus de cette terre mouvante. Le ciel avait un éclat d'une pureté désespérante, car il ne laisse alors rien à désirer à l'imagination. Le ciel et la terre étaient en feu. Le silence effrayait par sa majesté sauvage et terrible. / L'infini, l'immensité, pressaient l'âme de toutes parts : pas un nuage au ciel, pas un souffle d'air, pas un accident au sein du sable agité par petites vagues menues ; enfin, l'horizon finissait, comme en mer, quand il fait beau, par une ligne de lumière aussi défiée que le tranchant d'un sabre.»²⁶

L'apparente immobile éternité du désert serait-elle mirage ou oasis ? Nul doute que le puits qui s'y cache est aussi à l'intérieur de l'homme, qui est lui-même un désert, comme l'illustre le conte en forme de parabole d'Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince* : «on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.»²⁷ Tel est le sel du désert pour qui suit son appel. Le sable y est à la fois purificateur et liquide comme l'eau et abrasif comme le feu ; ses étendues sont un lieu de dénuement où l'être se décape lui-même, se défait de ses vieux oripeaux. Espace d'évasion et

²⁶. *Ibid.*, p.1625.

²⁷. Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Gallimard, 1946, p.72.

d'inconnu, à la fois extérieur et intérieur. Pour les aventuriers de l'âme, tel Arthur Rimbaud, partir, c'est mourir un peu, s'aventurer dans des espaces peuplés de fantômes, un piège, devenir soi-même fantôme. Comme Nerval, Rimbaud fuit l'enfer de la grisaille parisienne ; il fuit et se fuit, pour découvrir et se découvrir, avec le sentiment de n'être nulle part chez soi, que partagera également un Blaise Cendrars. Esprit de liberté, amoureux fou et adorateur de « la liberté libre », âme solitaire, « sans-cœur », il fuit aussi les *Déserts de l'amour*, où il ne connaît qu'amertume et détresse, abandon dans les jardins incendiés du « vert paradis des amours enfantines » que regrettait déjà Baudelaire. « La vraie vie est ailleurs », toujours dérobée, pour cet exilé universel, silhouette de vent, qui s'évade hors de soi (« Je est un autre »), sans attache, déraciné, « en avant », à la poursuite de « l'or du temps », qui n'a pas cours en ce monde.

La faim, l'azur noir des « Fêtes de la faim », et la soif, soif spirituelle, soif d'aventures et d'inconnu de la « Comédie de la soif » (dont un autre titre manuscrit est « L'Enfer de la soif »), le tiraillent sans cesse : « J'ai soif, si soif ! »²⁸, écrira-t-il dans « Nuit de l'enfer », écho biblique à l'une des sept paroles du Christ en croix, jusqu'à cette soif desséchante qu'il connaîtra physiquement dans les déserts sans eau d'Aden et de l'Abyssinie. Pour cet insoumis que fut Rimbaud, les Rumeurs et les Visions de l'ailleurs rêvê ainsi que l'exil dans le désert, sa dernière saison en enfer, sont affiliés au même silence, à la même révolte, au même naufrage. Avant de quitter

²⁸. Arthur Rimbaud, « Nuit de l'enfer », dans *Une Saison en enfer*, in *Œuvres complètes - correspondance*, édition présentée et établie par Louis Forestier, Robert Laffont, collection Bouquins, 2004, p.146.

«l'Europe aux anciens parapets», ce marcheur infatigable, «l'homme aux semelles de vent», s'est déjà affranchi du carcan des idées mortes, se rêvant sans attache, et au terme de son errance, ce « fils du soleil » rejoindra le soleil d'Afrique, l'ultime enfer de son exil, un soleil à tête de mort. Pour ce damné, ce « cœur supplicié » qui ne rêve que de s'évader, l'enfer, le désert de l'enfer, est partout, toujours, l'endroit où il se trouve, l'instant où il vit, *hic et nunc*. Il reste fondamentalement un « étranger », au-delà de l'exil même, au-delà de la patrie, sans qu'il y ait une vraie patrie d'où il se serait éloigné ou exilé : l'homme est ce qui lui manque. Mû par son refus du réel et ce rêve impossible du « dégage ment rêvé », il ne peut que crier ou murmurer : « Au revoir ici, n'importe où ». L'exil de ses ultimes aventures, où il se brûlera jusqu'à la mort, se lit déjà en filigrane dans maints passages d'*Une Saison en enfer* : « Je reviendrai, avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque, on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds » ; « Allons ! La marche, le fardeau, le désert, l'ennui et la colère »²⁹ ; « je retournais à l'Orient et à la sagesse première et éternelle »³⁰ ; marche vers l'inconnu et vers « la réalité rugueuse à étreindre ! »³¹, qui ne résout pas les contradictions : « Les saints ! des forts ! les anachorètes, des artistes comme il n'en faut plus ! »³²

Si avec *Une Saison en enfer*, avec ses mots pétris dans la lave et le feu, Rimbaud semble liquider l'enfer chez lui, il n'en finit pourtant pas avec la

²⁹. Arthur Rimbaud, « Mauvais sang », dans *Une Saison en enfer*, *ibid.*, p.143.

³⁰. Arthur Rimbaud, « L'Impossible », *ibid.*, p.154.

³¹. Arthur Rimbaud, « Adieu », *ibid.*, p.157.

³². Arthur Rimbaud, « Mauvais sang », *ibid.*, p.145.

poésie, et les *Illuminations* témoignent du désir et de la recherche d'une nouvelle alliance entre la terre et le ciel, une sorte de nouvelle Genèse dont des titres comme «Après le Déluge», «Enfance», «Départ», «Mystique», «Aube» sont des signes visibles de cette quête impossible de «Noël sur la terre !»³³ Avant de perdre sa jambe, Rimbaud se sera beaucoup perdu et aura beaucoup marché, traversant d'abord toute l'Europe, et si Nietzsche disait qu'on ne pense bien qu'en marchant, nul doute qu'en marchant, Rimbaud se sera constitué un corps particulier, mais aussi un mode de pensée particulier, toujours en avant, dans son errance perpétuellement reconduite dont l'issue et le sens restent dérobés. Mais écrire, n'est-ce pas être dans une fuite fertile, dessinant des lignes de fuite créatrices, selon l'expression de Gilles Deleuze. Même s'il poursuit des images ou des mirages, dans son invisible parcours, au-delà de la lumière qui n'est que poussières, le poète, ébloui dans sa course à l'étoile, dont il serait vain de vouloir départager la part de mensonge de celle de vérité, fait un merveilleux naufrage, s'abîmant avec plus ou moins d'allégresse au vertige, à l'extase ou à la déchirure de l'inconnu : «On ne part pas»³⁴, affirme-t-il abruptement dans «Mauvais sang». Ne serait-ce qu'un cri dans le désert ?

Avec les seules torches de la poésie, brandons héroïquement portés dans la nuit opaque du monde, le poète ne cesse de quêter «le lieu et la formule», jusqu'à atteindre l'irréméable, sans retour. La poésie est ce voyage aux confins du dehors et au plus intime du dedans, au cœur de «cet horrible en dedans - en dehors qu'est le vrai espace», comme disait Michaux.

³³. Arthur Rimbaud, «Matin», *ibid.*, p.156.

³⁴. Arthur Rimbaud, «Mauvais sang», *ibid.*, p.143.

Car l'infini, comme la beauté et le supplice du désert, est peut-être bien en nous ; mais pour que cet inconnu soit quelque peu entrouvert, sans être jamais complètement révélé, il faut s'ouvrir et conjuguer dans une « expérience intérieure » l'inconnu en soi et l'inconnu du dehors, ce que dit aussi ce poème d'Edmond Jabès :

Un point brillant à l'horizon. Sait-on , au cœur des nuages, qu'il est tête de clou ?

(Comme le regard qui, pareil au phare balayant l'océan de sa lumière, après avoir embrassé l'univers, se fixe sur son secret.)

Feinte liberté ! L'errant, dans sa dépendance à la route, ne témoigne que de ses chaînes.

De cette solitude qui parle à soi-même pour rejoindre la solitude de l'autre, la parole est le pas et l'ancre.

(...)

Un voyage, vous dis-je, un éternel voyage dans l'inconnu et dans la mort.

L'âme est plus vaste que le monde.

*Nous sommes cette déchirure.*³⁵

Qu'elle soit située dans l'espace géographique ou dans l'espace textuel, l'errance est fertile, car elle déplace les frontières, intérieures et physiques.

³⁵. Edmond Jabès, « Lettre à M.C. », in *Le Seuil Le Sable - Poésies complètes 1943-1988*, Gallimard, 1990, p.345.

Tout désert a ses oasis, plus ou moins apparentes ; le dessin géographique de l'Égypte en est l'image même, le cours du Nil traçant une ligne droite et médiane, source de vie implantée au cœur du désert.

SOLEILS-FILAMENTS

au-dessus du désert gris-noir.

Une pensée à hauteur

d'arbre

attrape le son de lumière : il y a

encore des chants à chanter au-delà

*des hommes.*³⁶

«La traversée du désert» se situe dans l'absence de temps, l'absence de pays et l'absence de dieux, «l'ab-sens», la solitude intérieure, l'exil, l'errance. A la limite, nul besoin d'aller loin pour en mesurer l'intensité, et le nomade peut rester immobile, l'errant peut ne pas bouger, ainsi que s'est défini lui-même Maurice Blanchot. Le désert est le symbole même de cette errance, comme l'est l'écriture, puisque les mots, qui sont bien souvent des «sables mouvants», selon l'expression de Georges Bataille, sont éternellement à la recherche de leur sens et disent trop ou à peine la braise secrète du cœur. L'écriture est aussi un voyage, dans le temps, comme dans l'espace, voyage inachevé qui s'écrit et se réécrit sur le palimpseste du désert, l'homme ne cessant d'interroger et de déchiffrer l'énigme du monde et son énigmatique «visage de sable», rêvant comme Michel Fardoulis-Lagrange d'un «texte

³⁶. Paul Celan, *Renverse du souffle*, trad. par Jean-Pierre Lefebvre, Seuil, 2003, p.24.

inconnu», entre mémoire et oubli : «Limbes et destinées seraient réunis en profondeur sous la calligraphie de signes à la surface des sables, texte exhaustif inspiré par l'esprit des vents.»³⁷

³⁷. Michel Fardoulis-Lagrange, *L'Observance du même*, rééd. José Corti, 1998, p.122.